

*Ce texte qui fait partie de la série des textes recueillis à l'Abbaye d'Ardenne était non daté, mais grâce à notre (très regretté) ami, Dominique Noguez, nous savons qu'il s'agit d'une intervention donnée en 1993 à la Société des Gens de Lettres. J'ai « copié-collé » le court extrait du livre « Une année qui commence bien » de D. Noguez qui précise l'occasion et le cadre de cette intervention*

## PARIS, CARREFOUR DES LANGAGES

C'était au mois d'octobre 1993, un après-midi, à Paris, lors d'un colloque à la Société des gens de lettres. J'étais monté sur l'estrade, à la table des orateurs, devant la grande tapisserie représentant Balzac, Dumas, Hugo, Sand, etc. J'avais laissé Dominique Desanti s'asseoir au centre, m'étais placé à l'extrême gauche. André Bourin présidait. Il avait donné la parole à Dominique. Celle-ci, de sa légendaire voix rauque et distinguée, distincte jusqu'à la lenteur, avait commencé à raconter le fameux Premier Congrès des écrivains pour la défense de la culture qui s'était tenu à Paris en 1935. On s'y serait cru. Elle parlait de Gide, Malraux, Pasternak, Breton, de maint autre, avec vie et pittoresque, comme si elle les avait alors côtoyés. Elle s'appuyait en fait sur des témoignages, avant tout sur celui de Touky, son mari, le philosophe Jean-Toussaint Desanti, assis au premier rang. On avait applaudi de bon cœur, puis posé quelques questions, puis silence. C'était à mon tour. J'avais, en une vingtaine de minutes, tenté de faire le portrait, nourri de traits empruntés principalement aux individus Gide et Sartre, du « *grantécrivain* », comme je disais. Applaudissements. « Y a-t-il des questions ? »

\*Dominique Noguez *Une année qui commence bien* ; Flammarion 2013

pages10 et 11

André Bourin : Les participants de cet après-midi sont Dominique DESANTI, Dominique NOGUEZ, Jacqueline RISSET et Richard JORIF. Je vous les cite dans l'ordre où ils vont parler.

Je vais donner tout d'abord la parole à Dominique DESANTI.

Je ne sais pas s'il est besoin de vous présenter Dominique DESANTI, je ne le pense pas. Vous savez qu'elle écrit depuis 1960, qu'elle a publié de très nombreux ouvrages, des livres d'histoire, des biographies, des récits de voyage, des romans, et qu'elle a également enseigné dans diverses universités, en AFRIQUE, notamment à DAKAR, à ABIDJAN, etc... aux ETATS-UNIS, à NEW YORK entre autres, et qu'elle a pendant douze ans donné un séminaire semestriel à PARIS 7 en ethnologie.

Je vais donc vous donner la parole, chère amie, et vous allez être la première à nous parler cet après-midi, sur le thème « PARIS 35, carrefour des langages ».

### **Intervention de Dominique Desanti**

« Je vais dresser un lieu de mémoire, pour employer un terme à la mode, un lieu de mémoire tout abstrait puisqu'il s'agit de quatre journées du mois de juin 1935, journées pendant lesquelles a eu lieu à Paris, au Palais de la Mutualité, le premier Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture. Notez bien qu'il concernait les écrivains, pas les intellectuels... Nous en avons souvent parlé avec Jean-Toussaint Desanti qui était présent et bien d'autres, par la suite, tant ce Congrès fut étonnant.

Paris avait été choisi pour deux raisons : d'abord une raison géopolitique simple, dans la mesure où à Berlin il y avait Hitler, Mussolini à Rome, à Madrid, le régime balbutiait, et Londres paraissait loin, il fallait traverser la Manche (quelque chose sera quand même organisé à Londres, en 1936).

La deuxième raison, c'est qu'en 1935, Paris, débordait de maîtres à penser !

Il y en avait pour tous les goûts ! Des maîtres qui étaient groupés et organiquement liés, comme on disait alors, et d'autres qui étaient isolés, en attente de disciples en quel sorte.

Dans les groupes d'extrême-droite, on trouvait Charles Maurras par exemple, Drieu la Rochelle qui n'était pas encore un maître à penser, mais qui commençait à s'orienter vers Doriot. et aussi des maîtres à penser laïques ou au contraire religieux.

D'un autre côté, il y avait Emmanuel Mounier, qui était en train de former le groupe du Personnalisme, Jean Guehenno, un prof de khagne adoré, écrivain, membre des comités de vigilance antifascistes, et qui ne faisait partie d'aucun groupe constitué, sinon des comités de vigilance. Et puis il y avait des groupes autour desquels tournaient de grands satellites.

Parmi les personnages isolés, citons encore le plus célèbre de tous, je pense, André Gide. Il était alors le maître de l'éthique libertaire, de l'éthique des libertés, y compris la liberté sexuelle. Mais il était entouré d'un groupe de jeunes disciples qui avaient besoin précisément de se rassurer en s'accrochant à un groupe, c'est-à-dire en entrant dans une mouvance, C'était le cas, par exemple, de Pierre Herbart et d'Allégret, réalisateur de films, qui étaient, eux, très attirés par le communisme. Ce qui fait que GIDE, qui n'était nullement communiste, se sentait quand même poussé dans cette direction.

Et puis il y avait André Malraux, probablement le plus lu, sinon le plus illustre des romanciers français, qui était, lui, le maître d'une sorte d'engagement que je pourrais qualifier d'« héroïciste » : un engagement certes héroïque et révolutionnaire, mais individualiste. C'était un aventurier, un aventureux, un aventuriste, on peut l'appeler comme on veut. En 1935, il n'était pas encore devenu pour les communistes le compagnon de route qu'il sera peu après, quand éclatera la Guerre civile en Espagne. Il se tenait encore en marge. Mais il s'était déjà rendu en URSS, et avait donc déjà baigné dans cette mouvance, sans en partager les idées.

J'en viens à deux groupes de maîtres à penser qui étaient, eux parfaitement constitués : le Groupe Communiste, bien évidemment, représenté par des écrivains très divers : Barbusse qui était passé du pacifisme du *Feu* à une [hagiographie ?] de Staline, Vaillant-Couturier, le rédacteur en chef de *L'Humanité*, et ce qui est plus curieux, Aragon. Il s'était progressivement éloigné des surréalistes, mais depuis un an, la rupture était irréductible, et il faisait figure de militant communiste.

Quant à l'autre groupe, celui des Surréalistes qui étaient groupés autour d'André Breton, de quoi étaient-ils les maîtres à penser ? C'étaient les maîtres d'un changement qui commençait par le bouleversement du langage, mais qui se poursuivrait, espéraient-

ils, par une façon différente de vivre le quotidien, une façon poétique, donc insolite de le vivre. Et ils espéraient que les gens prendraient une conscience différente de leur façon d'être.

Ce sont eux, les Surréalistes, qui ont pris conscience les premiers, ou au moins exprimé les premiers la menace qui pesait sur la culture. Même s'il étaient peu étaient peu faits pour la politique active, contrairement à ce qu'ils imaginaient, ils se sont dit qu'il fallait faire quelque chose, qu'il fallait unir les gens les plus différents Ils ont alors fondé l'AEAR, l'Association des Écrivains et des Artisans Révolutionnaires

Et c'est au nom de l'AEAR qu'ont été lancées les invitations pour ce premier Congrès International des Ecrivains pour la Défense de la Culture, en 1935.

Mais, c'est bien connu, pour organiser un Congrès, il faut de l'argent, et ils n'en avaient pas ! Par conséquent, ils ont très vite été noyautés par le Groupe Communiste, et finalement l'argent du Congrès est venu – au goutte à goutte, d'ailleurs, paraît-il – de Moscou.

Cela ne pouvait qu'infléchir le Congrès, évidemment. Mais on préserva dans une certaine mesure le premier projet, celui d'un carrefour des langues, dans la mesure où c'était une rencontre internationale, était international, et un carrefour des langages.

Par exemple on avait invité Julien Benda, le maître à penser du non-engagement - il avait publié un livre, *La trahison des clercs*, où il démontrait que tout intellectuel qui s'engage activement dans la politique est un traître à la création et à la pensée.

De même, parmi les étrangers, l'Autriche était représentée par un romancier dont peu de gens avait entendu parler jusque-là, Robert Musil.

Se sont donc retrouvés au palais de la Mutualité durant ces journées de juin 1935, je ne dirai pas du tout un amalgame, mais une réunion extraordinaire de gens qui étaient des poètes songeurs, des gens qui étaient, croyaient-ils, des pensifs, mais des pensifs contre l'engagement politique, et des gens qui pensaient au contraire qu'il fallait s'engager dans la cité.

Parmi les étrangers, ce sont les deux représentants de la tribu Mann qui ont été le plus violemment applaudis. Les migrations allemandes antinazies étaient déjà très fortes, et la famille extrêmement nombreuse de Thomas Mann était une figure parfaite : Thomas MANN n'était ni juif ni communiste, ni franc-maçon. Les nazis avaient tout fait pour les

retenir, sans y parvenir. Pour sa part, Thomas Mann avait envoyé un message, mais il n'était pas venu. Il avait envoyé son frère Heinrich, un écrivain moins glorieux, mais très présentable, et l'un de ses fils, Klaus Mann, qui jouit maintenant d'une vogue que je me plais à saluer, mais qui, à l'époque, était rigoureusement inconnu.

Les Mann qui étaient présents parlaient du danger nazi absolu, pressant, qui empêchait la création. Et évidemment cela produisait un effet qui poussait peut-être les gens à s'engager plus qu'ils ne se seraient engagés, sans cette sorte d'appel.

Bertold Brecht était là, lui aussi et a pris la parole. Son intervention a commencé par « Camarades », elle a fini par « Camarades » et par un appel au combat. De manière claire et nette, vous le voyez, c'était une prise de position pour une littérature engagée, pour le théâtre au service du peuple.

Mais il s'est passé également d'autres choses beaucoup plus étonnantes.

Tristan Tzara, le fondateur du mouvement Dada, était présent. On pouvait supposer tout de même qu'il défendrait les droits d'une création indépendante. Or je vais vous lire quelques lignes qui valent la peine à la fin de son intervention, de la part du fondateur du mouvement Dada :

*« Il faut refuser toute poésie qui ne veut pas changer la société et le régime de la propriété. La valeur poétique suprême est celle qui à son niveau de poésie est d'accord avec la révolution prolétarienne. »*

C'est d'autant plus extraordinaire qu'il n'était pas encore, et de loin, membre du Parti communiste, et je pense qu'il a dû modifier son intervention au cours du Congrès. C'était vraiment un groupe de pression !

Une autre chose étonnante, c'est que ce Congrès a quand même toléré et applaudi Robert Musil, bien qu'il ait été critiqué par la suite. Musil a sans doute été celui qui a le mieux exprimé son opposition, et qui peut-être, aujourd'hui encore, par exemple ce matin, aurait été contredit. Car il a déclaré qu'il ne voyait pas du tout pourquoi la création devait être d'une nation et d'un moment, pourquoi on lui disait toujours : « Vous qui êtes Autrichien, il faut que vous soyez un écrivain autrichien. »

Voici un extrait très clair de son intervention, dans laquelle il proclame les droits du créateur en tant qu'individu :

*« Le créateur ne peut pas se limiter aux valeurs et aux formes en vigueur au moment où il écrit. Parfois il saute par-dessus le carrefour des âges pour nouer sa création à des formes et des émotions très antérieures, celles de siècles très éloignés et de contrées très lointaines. »*

Et il conclut:

*« Aucun grand créateur, aucune grande culture ne peut s'accommoder d'un rapport forcé à la réalité. Les valeurs du créateur sont la liberté, l'ouverture, le courage, le refus de la vénalité, et avant tout l'esprit critique. »*

Robert Musil a fait cette déclaration devant une délégation soviétique dont nous allons tout de suite parler, devant les communistes français, et même devant un homme comme André Malraux qui, certes, était profondément d'accord avec lui, mais qui n'a pas choisi ce Congrès pour l'exprimer. Il a plutôt parlé de la nécessité de faire face à une menace fasciste.

C'est extrêmement curieux de voir comment un groupe de pression à un moment donné peut peser sur l'expression et la pensée des gens.

Tzara, Musil, les Soviétiques... Et maintenant, nous allons parler de quelque chose que probablement tout le monde connaît, mais qu'il est utile de savoir pour comprendre quel rôle a joué ce Congrès et ce qu'il a réellement représenté.

Au début, la délégation soviétique était très pâle aux yeux des Français. À part Ehrenbourg, c'étaient des gens qui ne connaissaient personne. Il n'y avait pas de traduction, à tel point que Malraux et Gide, traînant Aragon en otage, sont allés voir l'ambassadeur soviétique rue de Grenelle et lui ont dit : « Envoyez-nous au moins des gens qui aient été traduits, qui figurent dans le catalogue Gallimard, s'il vous plaît ! »

Le résultat a été que, pendant la nuit, Pasternak et Isaac Babel ont reçu chacun un coup de téléphone du secrétariat de Staline, ce qui les a totalement affolés : on était en 1935, juste après l'assassinat de Tirof, considéré comme le dauphin, de Staline, et les arrestations commençaient. Les gens commençaient à être suspects. Pasternak et Babel se sont dit alors : « On nous envoie à Paris dans un congrès qui, en plus, est déjà commencé, ils veulent nous compromettre, parce qu'on va forcément y voir un tas d'Occidentaux, et au retour, qu'est-ce qu'on nous dira ? »

Du coup, évidemment, ils se tenaient cois !

Une autre chose ennuyait beaucoup les Soviétiques et les communistes français, peut-être un peu moins : André Breton avait l'intention de prendre la parole pour demander la libération d'un écrivain révolutionnaire, un Franco-russe, Victor Serge, qui était emprisonné en Union soviétique. On voulait éviter qu'il parle, bien sur, compte tenu du poids qu'il représentait, lui et le groupe surréaliste qui constituait une grande partie des personnes présentes dans la salle ! Mais il fallait trouver un prétexte, c'était tout de même Breton qui avait fondé l'AEAR, organisatrice de ce Congrès ! Ce n'était donc pas très commode de lui refuser la parole !

Il s'est produit un incident grotesque, très fréquent dans les mœurs des Surréalistes, il faut bien le dire : l'incident de la gifle. Mais cela a eu des conséquences tragiques comme, vous allez le voir.

Ehrenbourg avait écrit un livre, traduit et publié paru chez Gallimard, où il tenait les pires propos sur les Surréalistes : ils étaient d'après lui les parasites d'une société qui ne travaillait pas, des onanistes, homosexuels, joueurs, enfin tout ce qui était mal vu en Union soviétique, bien évidemment. Breton n'avait appris cette histoire que très tard et n'avait pas vu Ehrenbourg depuis longtemps Et tout à coup, juste avant le Congrès, il le rencontre dans un bureau de tabac tout bonnement, et il lui envoie une claque.

Il faut dire que c'était dans les mœurs des Surréalistes, c'était leur côté un peu gamin. Ils se donnaient facilement une paire de gifles.

Mais dans la traduction soviétique, gifler, c'est battre. Battre, c'est un acte fasciste. Si on commet un acte fasciste, c'est qu'on est fasciste. André Breton a giflé un représentant de la délégation soviétique, donc c'est un fasciste, donc il ne peut pas prendre la parole. Et s'il prend la parole, nous nous retirons !

Naturellement cela a eu un effet épouvantable ! On a essayé d'arranger les choses, et surtout un homme dont je n'ai pas encore parlé, un homme, qui était l'incarnation de la contradiction de cette époque et qui vous fera mieux comprendre ce que cela pouvait être alors pour un créateur que d'être déchiré entre la menace contre la culture et l'amour de la liberté de la création.

Cet homme s'appelait René Crevel. Son œuvre était déjà connue de ceux qui aimaient la poésie, et il avait fait beaucoup plus que quiconque pour ce Congrès. Il s'était déplacé dans tous les pays pour faire venir les gens et il s'était beaucoup investi. Il était le seul à être à la fois membre du Parti Communiste Français et du Groupe surréaliste d'André Breton. En plus il se déclarait homosexuel, ce qui n'était admis ni par l'une ni par l'autre

de ces deux familles spirituelles, et il était donc profondément déchiré. Mais pour lui, ce Congrès avait une importance absolument capitale. De plus il était tuberculeux, et on venait de lui apprendre qu'il avait une nouvelle poussée de tuberculose.

Il a vraiment tout fait pour arranger cette histoire, pour qu'André Breton puisse prendre la parole. Des négociations ont eu lieu à la Closerie des Lilas, en présence de Tzara, Cassou, Aragon. Mais les Soviétiques sont restés inébranlables.

Bien sûr, on ne sait jamais quel est le motif véritable d'un acte de total désespoir, on n'a pas le droit de le juger et de l'attribuer à tel ou tel motif. Mais le fait est que, dans la nuit qui a précédé le Congrès, René Crevel s'est pendu.

Pour tous ses amis surréalistes et une partie des amis communistes, notamment pour Aragon qui l'aimait profondément, cela a été un poids, un deuil sur le Congrès.

D'ailleurs, je dois ajouter que deux autres participants qui ont parlé à ce Congrès, se sont suicidé par la suite : Klaus Mann – même si cela n'a rien à voir avec le Congrès – et Ernst Tellen : je tiens à citer son nom, bien oublié aujourd'hui, parce que c'est le type même de l'homme qui a commencé par être un poète et qui est ensuite devenu un politicien. Il avait participé au gouvernement de cette chose sinistre, sanguinaire, éphémère et atroce qu'avait été la révolution et la république prolétarienne de Bavière, qui n'avait duré que quelques semaines en 1920. Il y avait participé et il était là, à ce Congrès. Il a donc entendu Robert Musil défendre les droits de la création.

Vous le voyez, c'était vraiment un carrefour des langues et des langages.

Jean Guehenno a bien sûr parlé, Emmanuel Mounier a bien sûr parlé, Julien Benda a parlé lui aussi, et c'était d'autant plus pittoresque que son livre s'appelait « La trahison des clercs » et qu'il a parlé devant des clercs, tous traîtres ! Et la question cruciale au cœur de son intervention était la suivante : « Eh bien, le fond de ma question est très simple, il s'agit de savoir si Lénine rompt avec Montaigne, ou s'il le continue ! »

Beaucoup de gens auraient pu lui répondre, mais personne n'a répondu.

Ce Congrès a attiré une foule assez importante. Desanti qui était alors en khagne à Lakanal, m'a dit qu'il y avait vraiment un monde impressionnant. On a élu un Comité International pour la Défense de la Culture. Et cela va vous amuser de savoir la drôle de mosaïque de noms qui le composaient : André Gide, Henri Barbusse, Romain Rolland Heinrich Mann, Maxime Gorki, Edouard Morgan Forster (l'auteur de la *Route des Indes*),



Aldous Huxley, George Bernard Shaw, Sinclair Lewis (auteur américain qui a écrit *Babbitt*), Ramon Del Valle-Inclan, et la suédoise Selma Lagerlöf et.

Vous voyez que c'était le comité le plus divers qu'on puisse imaginer !

Hélas, on n'en a plus beaucoup entendu parler, et ce comité n'a pas eu une utilité immédiate. Mais il a eu une retombée que je veux vous résumer en deux mots, et dont vous avez peut-être entendu parler.

Après la guerre d'Espagne et la Seconde guerre mondiale, après Auschwitz, après les massacres, après les millions et les millions de morts, on a pensé qu'il fallait faire quelque chose, unir les gens de culture. Là, il ne s'agissait plus seulement des écrivains, notez-le bien, et en 1948 on a organisé le premier Congrès des Intellectuels pour la Défense de la Paix et la libre circulation des idées. On l'a bien entendu réuni dans la Pologne martyre, parce que c'était le pays symbole des atrocités nazies.

Et cette fois, j'étais présente.

La délégation française était assez intéressante, comme vous allez le voir : il y avait Picasso, Éluard, Fernand Léger, Roger Vailland, Irène Joliot-Curie la fille de Marie Curie - qui ne partageait pas les idées politiques de son mari Frédéric, c'était donc plus original de l'avoir elle plutôt que lui. C'est d'ailleurs le seul des congrès de ce genre auquel elle ait assisté, à ma connaissance.

Et puis il y avait naturellement une très grande délégation soviétique dont je vous passe l'énumération. Pasternak n'était pas là, et quant à Babel, il n'était plus là, il n'existait plus.

Le premier jours tout s'est très passé de manière idyllique, c'était vraiment parfait.

Le matin du deuxième jour, le secrétaire général de l'Union des écrivains soviétiques s'est levé, un monsieur d'ailleurs qui, en 1956, s'enverra cinq balles de revolver dans la tête – je ne sais pas comment on arrive à se tirer cinq coups dans la tête ! Et il a dit : « Ce n'est pas possible, on ne peut pas laisser la pourriture occidentale pénétrer la littérature de notre pays et la littérature des groupes et partis de progrès en Occident. Sartre est une hyène dactylographe, c'est un chacal muni d'un stylo ! »

Vous imaginez les gens assis tranquillement, les écouteurs aux oreilles, qui brusquement entendent cela !

J'étais debout devant une porte, je m'en souviens très bien, et je me suis dit : mais qu'est-ce qui va se passer ?

Il ne s'est rien passé ! Picasso a arraché ses écouteurs et les a flanqués sur la table, Éluard a pris l'air absent, Roger Vailland est venu me rejoindre près de ma porte pour qu'on puisse chuchoter à l'aise, et les autres ? Eh bien, ils n'ont pas bougé.

La plupart des gens qui étaient là, Picasso Fernand Léger, Roger Vailland (il n'avait pas encore adhéré au Parti communiste, il n'y adhèrera qu'en 1952), les non-communistes, tous - sont restés, sauf Huxley qui a pris le premier avion et qui est reparti le soir même. Irène Joliot-Curie qui voulait partir a fini par rester après avoir longuement consulté son mari par téléphone) ... Et ils sont restés encore des années dans cette mouvance, ou devenus carrément membres des divers partis communistes, parce que c'était également un congrès international.

Cela prouve que malgré la liberté de création que les créateurs affirmaient, je parle de ces années durant lesquelles planaient la menace d'une guerre évidente, comme en 1935, ou la menace d'une troisième guerre mondiale dont en 1948 on commençait à parler beaucoup - n'oubliez pas que Churchill a dit : « un rideau de fer est tiré au milieu de l'Europe ». Eh bien, à ce moment-là, les créateurs, des écrivains pensifs, mais aussi des artistes songeurs, ont l'impression qu'ils ont besoin de se raccrocher à quelque chose, à un ensemble d'idées que se révèlent ensuite, un jour, complètement différentes de ce qu'ils imaginaient, et recouvrant une réalité qu'ils ne peuvent accepter.

Mais ils ferment les yeux.

Je crois qu'il faut faire très attention à ne jamais fermer les yeux. Voilà ce que je voulais vous dire.

*(Applaudissements)*

M. BOURIN. - Dominique DESANTI, je vous remercie beaucoup pour cette communication qui est celle d'un historien, d'un témoin, qui comporte même une morale.

Mme DESANTI. - C'est dangereux, une morale.

